

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—Deuxième partie

Le Secret de l'Homme Masqué

Au bout d'un quart d'heure de cette manœuvre, le petit canot, au lieu d'aller reprendre la place qu'il avait quittée sur la rive, se mit à remonter la Seine et arriva, en quelques instants, sous l'arche même qui abritait sa victime.

A partir du moment où elle était entrée dans la ligne d'ombre, Olivier n'avait même plus distingué la silhouette de l'embarcation ; il ne courait dont aucun risque d'être aperçu. Mais au passage il entendit un des deux hommes qui la montaient dire à l'autre

—Je suis fâché de ne pas lui avoir jeté mon nom au moment où tu le frappais ; il aurait su au moins, avant de mourir, qui est ce fameux homme masqué qui, paraît-il, l'intrigue au plus haut point.

Olivier tressaillit dans l'ombre et prêta une oreille attentive, pour essayer de suivre le plus longtemps possible cette conversation si intéressante pour lui.

—Ma foi, mon cher...

Le nom se perdit dans une rafale de brise qui s'engouffra sous le pont, et le reste de la phrase ne parvint pas jusqu'à lui. L'embarcation, du reste, avait disparu.

Se croyant cette fois complètement à l'abri d'une nouvelle attaque, il gagna la berge en quelques minutes, et, grâce à la rampe qui se trouve près du pont, il put aisément aborder et gagner le quai par l'escalier de communication ; mais à peine avait-il dépassé le parapet de pierre, que deux ombres se dressèrent devant lui et il se sentit violemment frapper à l'épaule ; le coup était certainement destiné au cœur.

Olivier poussa un retentissant appel au secours.

Deux sergents de ville qui tournaient en ce moment le coin du palais Bourdon et de la rue de Bourgogne, accoururent au pas de course ; les assassins, surpris, laissèrent tomber leur poignard et prirent la fuite, chacun d'un côté opposé pour diviser la poursuite.

La manœuvre réussit pleinement, car le comte étant tombé lourdement sur le sol, les deux agents qui n'avaient pas eu le temps de se concerter, avaient couru d'abord au secours de la victime, cédant en cela à un sentiment naturel ; puis, quand l'un des deux, après avoir crié à son collègue : " Cours au blessé ! " voulut se mettre à la poursuite de celui des assassins qui avait fui de son côté, ce dernier avait disparu.

Il revint alors vers le comte, que son camarade soutenait dans ses bras : tous deux allaient le transporter au poste du palais, lorsqu'un brillant attelage déboucha du pont, et sur l'ordre du maître, s'arrêta près du petit groupe.

—J'ai entendu le cri d'appel poussé par la victime, fit ce dernier en sautant à terre, et j'ai donné l'ordre à mon cocher d'accourir.

L'homme qui parlait ainsi était un noir d'une quarantaine d'années, d'une tournure, ce qui est rare dans la race, pleine de distinction. Il était en tenue de soirée et portait en sautoir le grand cordon bleu de l'ordre de l'Annonciade de Panama.

Le jeune comte revenait en ce moment de son évanouissement.

—C'est extraordinaire, fit un des agents ; il est mouillé comme s'il sortait de la Seine.

—Vous ne vous trompez pas, répondit le blessé d'une voix faible, c'est le troisième assaut que je subis en un quart d'heure : les misérables m'ont d'abord jeté dans le fleuve ; et, n'ayant pas réussi, ils m'ont poignardé au sortir de l'eau.

—Veuillez m'aider à regagner ma demeure, messieurs ; je sens que ma blessure doit être fort légère, le coup a dévié et glissé le long de l'épaule.

Ma voiture est à votre disposition, monsieur, dit l'étranger.

—J'accepte avec reconnaissance, monsieur.

—Vous plairait-il de nous donner votre nom et votre adresse pour notre rapport, fit l'un des agents.

—Comte Olivier de Lauraguais d'Entraygues, hôtel de Lauraguais, rue Saint-Dominique, répondit le jeune homme.

Le gentleman noir salua, et les deux agents s'inclinèrent profondément ; pendant que l'un d'eux inscrivait sur son calepin de service les indications qu'il venait de recevoir, l'autre aidait le comte à monter dans la voiture.

—Je suis le général don José Corrazon, ministre plénipotentiaire de la république de Panama à Paris, fit l'étranger ; enchanté, monsieur le comte, de pouvoir vous être utile dans cette douloureuse occasion.

L'agent s'était placé près du jeune homme et l'aidait à se soutenir.

—Monsieur le comte n'a plus besoin de vos services, dit don José Corrazon à l'agent, je le remettrai moi-même à ses gens.

—Je regrette de ne pouvoir déférer aux désirs de Votre Excellence, répondit l'agent ; mais nous ne devons abandonner un blessé qu'après l'avoir reconduit à son domicile ; c'est la consigne.

—Quand il est seul, insista don José, mais dans le cas présent...

—En tout état de cause, Excellence. Je me ferais destituer si je vous obéissais ; en dehors de la nécessité de protéger le blessé jusqu'à ce qu'il soit en lieu sûr, nous devons nous assurer à domicile de son identité.

Il n'y avait plus moyen d'insister ; don José se tut et prit place à son tour dans la voiture en ordonnant au cocher d'aller au pas pour ne fatiguer le comte.

La blessure du jeune homme était en effet des plus légères, à peine une égratignure qui n'avait même pas donné de sang, le coup, lancé de haut en bas en plongeant, avait porté tout entier dans les vêtements, et l'évanouissement avait plutôt été causé par l'émotion que par la douleur.

Arrivé à son hôtel, le comte remercia chaleureusement l'ambassadeur de Panama de sa gracieuse assistance, remit sa carte à l'agent pour abrégé son service, en le priant de ne pas entrer, sa présence pouvant effrayer le vieux marquis avant qu'il ait pu se rendre compte du peu de gravité de l'état de son fils.

L'agent s'inclina d'un air profondément respectueux devant don José, et fit semblant de s'éloigner ; mais la peine la voiture avait-elle repris sa course, qu'il se lança à sa poursuite, et l'ayant atteinte, se suspendit aux ressorts de l'arrière, en murmurant :

—Ce particulier-là m'avait joliment l'air de vouloir rester seul avec le comte... et puis, il s'est trouvé là comme à point nommé après trois agressions successives... Un général nègre !... Enfin... faudra voir !

La voiture reprit le pont de la Concorde, les Champs Élysées, puis un peu avant l'Arc de Triomphe, tournant dans la rue de Tilsit, s'engouffra, sans diminuer d'allure, sous la porte cochère d'un hôtel princier, qui se ferma derrière elle.

L'agent n'avait eu que le temps de lâcher les ressorts auxquels il s'était accroché, ce qui lui valut une chute sur les reins contre le dallage de la voie cochère. Deux secondes de plus, et il était entraîné dans la cour de l'hôtel.

Avisant alors un marchand de vin qui fermait sa devanture, il s'approcha de lui en ayant l'air d'arpenter la rue en service.

—Qui donc habite cette magnifique propriété ? fit il presque sans s'arrêter.

—Le général don José Corrazon, ambassadeur de Panama, répondit le débitant.

—Merci ! Bonsoir, camarade.

—Bonsoir, monsieur l'agent.

Et Froler, c'était son nom, continua à s'éloigner de ce pas lent et cadencé particulier aux veilleurs de nuit.

Froler, bien nommé *Boit-sans-soif*, ancien brigadier de la sûreté et un des plus fins limiers du service, avait été cassé pour ivrognerie invétérée et mis à pied dans la police municipale.

Mais il avait juré de reconquérir son grade, et depuis sa mésaventure personne ne pouvait prétendre l'avoir surpris en face d'un verre de vin. Il rêvait de se réhabiliter par un coup d'éclat, et il était, du matin au soir, toujours à la piste de quelque grosse affaire.

CHAPITRE II

Le conciliabule. — Double condamnation à mort.

Le comte Olivier était monté rapidement dans sa chambre, pour réparer les désordres de sa toilette et prendre un cordial qui acheva de le remettre. Quand il pénétra dans le salon où ses compagnons l'attendaient, nul n'aurait pu retrouver sur son visage la moindre trace des événements qui venaient de s'accomplir.

Dans un coin du salon, un élégant officier de marine feuilletait attentivement un album ; il était entré sans se faire annoncer, et sa présence avait été une grande gêne pour les assistants qui, en attendant le comte, n'avaient osé engager aucune conversation particulière.

Averti du sans façon avec lequel l'inconnu s'était présenté, Olivier résolut de le lui faire sentir, sans manquer lui-même à la plus stricte politesse.

—A qui ai-je le plaisir de parler, monsieur, et qu'est-ce qui me vaut l'honneur de votre visite à cette heure ?

—Mon Dieu, monsieur... il est peut-être un peu tard...

—Un peu matin, voulez-vous dire...

—Soit ! je ne tiens pas à la nuance... Excusez ma brutale franchise de marin. Nous disions donc : il est peut-être un peu matin pour me présenter chez vous, mais ayant appris que vous arriviez d'Australie et me disposant moi-même à m'y rendre, j'ai désiré recevoir de vous quelques renseignements sur le pays.

Le jeune comte ne savait comment recevoir la chose, et s'il devait se fâcher ou prendre cet original par la douceur, lorsque tout à coup on entendit le prétendu officier de marine éclater de rire, en disant :

—Il est inutile de continuer, je suis Luce ! Capitaine, vous avez perdu votre pari.

Jonathan Spiers poussa une exclamation d'étonnement et se leva pour